T

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 121. — Mars 1893

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

RAPPORT DE Mgr PASCAL, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Arrivé le 6 octobre à Prince-Albert, après les cérémonies de l'installation et quelques jours de repos, j'ouvrais la visite pastorale de mon vicariat afin de pouvoir dire : *Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ.* C'est le district de Battleford qui eut les prémices de cette visite. Le R. P. Lecoq m'accompagnait. Ma chapelle épiscopale, une tente pour la nuit et quelques provisions de bouche, une modeste voiture, tel était notre bagage.

Durant trois jours, le chemin nous conduit à travers les immenses prairies du Nord-Ouest, véritable mer de foin, dont la monotonie n'est rompue que par quelques ravins et de rares bouquets de bois. C'est dans ces vastes

plaines qu'erraient autrefois ces immenses troupeaux de buffalos qui faisaient la richesse du pays et donnaient aux sauvages la nourriture, l'habillement, etc. Aujourd'hui, tout a disparu, et il n'en reste que le souvenir, souvenir perpétué par ces débris d'ossements que rencontre le voyageur, et les traces des nombreux sillons creusés par le sabot des buffalos allant en ligne et à la file les uns des autres, et qu'un quart de siècle n'a pas encore effacés.

« Nous sommes près de Battleford, » me dit mon compagnon. Et en effet, nous voyons venir au-devant de nous une douzaine de voitures et de nombreux cavaliers qui nous escortent jusqu'à l'entrée de l'église, où la foule est réunie pour attendre et saluer le pasteur que Dieu lui envoie, et recevoir une de ses premières bénédictions.

Le lendemain jeudi, nous allons voir les réserves des sauvages de la rivière Bataille, confiées aux soins des RR. PP. Cochin et Vachon. Là, tout est pauvre et dans le plus grand dénuement. Les missionnaires ont trois petites maisons-chapelles où ils réunissent, le dimanche, les sauvages chrétiens des alentours. On voit là six réserves différentes, distantes les unes des autres de 10, 15, 25 et 40 milles. Combien il est pénible de constater que la plupart de ces Indiens vivent encore à l'ombre de la mort et s'obstinent à conserver, avec les usages ordinaires de la vie sauvage, tous les restes de superstitions que leur ont léguées leurs ancêtres.

La tâche du missionnaire est ici bien ingrate et bien difficile. L'éducation des enfants nous donne de grandes espérances pour l'avenir, mais il faut avouer que, présentement, les consolations que goûte le prêtre ne répondent pas à ses pénibles efforts.

Je ne puis qu'admirer et louer le zèle du R. P. Cochin

qui, après avoir été pendant deux mois prisonnier de ces sauvages, lors de la rébellion de 1885, après les avoir vus plusieurs fois faire cercle autour de lui et le menacer de la mort, se venge de leurs mauvais traitements en se dépensant sans mesure pour leur conversion.

Que les associés de la Propagation de la Foi, les amis du Sacré Cœur et toutes les âmes pieuses continuent, par leurs prières et leurs aumônes, de concourir à ce grand travail de la civilisation et de l'évangélisation de ces pauvres enfants des bois !

Après cette visite, que nous faisons assez rapidement, nous revenons à Battleford, ancienne capitale du Nord-Ouest, que nous n'avons fait que saluer en passant. Le lendemain, dimanche 25 octobre, c'est grande fête au village. Office pontifical, si l'on peut appeler ainsi une messe qui ne se distingue des autres que parce qu'elle est dite par un évêque. Les communions sont nombreuses. Il y a vingt-quatre confirmations. Le R. P. BIGONESSE, qui dirige cette paroisse avec tant de zèle et de prudence, a fait orner et décorer l'église. On y voit même un trône pour l'évêque. Les chants sont bien exécutés et l'on se croirait facilement dans une de nos petites paroisses de France ou du Canada, tellement cette petite population irlandaise et canadienne est heureuse de pouvoir manifester sa foi et son amour pour notre sainte religion.

Nous donnons, avec nos meilleures bénédictions, nos félicitations à ce bon peuple, et nous reprenons la route de Prince-Albert, où nous sommes attendus pour la solennité de la Toussaint.

La veille de notre arrivée au lac Canard, nous voulûmes doubler le pas et abréger ainsi le trajet à faire le lendemain. Mal nous en prit. Depuis midi, le temps

était devenu mauvais; nous avions le vent du nord, et son souffle glacé nous apportait une pluie fine qui pénétrait nos vêtements, et pour comble de malheur, nous étions éloignés du bois et de l'eau nécessaires pour un campement. Cependant la nuit arrive; impossible de distinguer le chemin. La pluie augmente ; nous sommes trempés jusqu'aux os, et nous sentons le frisson nous gagner. Si du moins nous avions quelques broussailles desséchées pour faire du feu, nous éclairer et réchauffer nos membres engourdis? Mais rien. Notre pauvre cheval va toujours ; bientôt nous nous apercevons avec inquiétude qu'il a pris une fausse route et qu'il nous égare dans la prairie. La Providence de Dieu nous avait conduits près d'un bois de saules qui nous fourniront le combustible que nous cherchions. En quelques instants la tente est dressée, nous prenons un peu de nourriture et, après avoir fait notre prière du soir, nous nous roulons dans nos couvertures. Le matelas que nous fournit la prairie n'est ni bien moelleux ni bien sec, mais nous savons nous en contenter, et nous remercions la divine Providence de nous avoir procuré ce repos. Quelques moments plus tard, la pluie devenait torrentielle, et la neige lui succédait. A notre réveil, tout est blanc devant nous ; la tente est raidie par la gelée. Nous plions armes et bagages et partons à l'aventure. Le R. P. Lecoq ne tarde pas à s'orienter. Le vent fait voltiger la neige, le froid est intense. La voiture roule à peine et nous sommes obligés de supporter les rigueurs précoces de l'hiver sans avoir les habillements de la saison. Après de longues heures, nous arrivons enfin à la mission du Saint-Cœur-de-Marie, au lac Canard, où le R. P. Pineau s'empresse de nous donner les secours dont nous avons besoin, autant que le lui permet sa grande pauvreté.

Rentré à Prince-Albert, je laisse s'écouler les mois de

l'hiver, que je consacre soit à la prédication de notre retraite annuelle, soit aux fêtes de Noël et à la correspondance du jour de l'An, jusqu'à ce qu'enfin la maladie (influenza) vienne me coucher sur un lit de douleur et me confiner près de deux mois dans ma chambre, après m'avoir conduit aux portes de la mort. Quand les forces reviennent, je me fais conduire par la vapeur jusqu'à Saint-Albert pour y visiter le pieux et saint évêque, Mgr GRANDIN ; je descends ensuite à Saint-Boniface saluer notre vénérable archevêque, Mgr TACHÉ ; enfin je reviens au foyer après avoir franchi 725 lieues (soit 2 175 milles ou 3 483 kilomètres).

Nous sommes à Pâques. Le printemps est arrivé ; la neige a disparu, la débâcle des glaces a laissé libre le cours de la Saskatchewan. Je me hâte de reprendre ma tournée pastorale et je visite Saint-Louis de Langevin, desservi par le R. P. LECOQ, Fish Creek, Saint-Antoine de Batoche, qui fut en 1885 le théâtre de la guerre des Métis avec les soldats du gouvernement. On y voit encore partout les traces de cette bataille meurtrière où plusieurs guerriers de l'un et de l'autre camp perdirent la vie, et où l'infortuné Riel, le chef des Métis, tomba entre les mains des soldats. Saint-Antoine est la résidence du bon vieux Père MOULIN, qui eut la jambe traversée par une balle des combattants. Viennent ensuite les missions du Saint-Cœur-de-Marie au lac Canard, Saint-Laurent et Carlton. Dans ces diverses missions, je trouve une population bien sympathique, composée de Métis, de Canadiens et de quelques familles françaises. L'immigration, qui augmente chaque année, s'y fixe peu à peu. Les terres y sont excellentes. On y trouve en grande quantité le bois, le foin, l'eau, toutes les choses nécessaires pour la prospérité matérielle de ces pays. Le grand nombre de familles dispersées sur un terrain immense,

va nécessiter bientôt la création de nouvelles Missions et l'érection de nouvelles églises. Les missionnaires ne peuvent déjà plus suffire à tous les besoins ; il faudrait un prêtre à Fish Creek, à Bellevue, à Stony Creek, à la Montagne-de-Bouleau, au fort la Corne, à Carlton, sans parler de nombreuses réserves de sauvages que le missionnaire visite trop rarement et qui sont presque sans pasteur. Oh ! combien elles sont vraies ici, ces paroles du Divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. — Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

Rentré à Prince-Albert, le 15 mai, je fais mes préparatifs de départ pour les Missions lointaines de l'ouest et du nord du vicariat. J'ai vu la partie civilisée ; il me reste à voir la partie sauvage. Le voyage sera long et pénible. J'étais à la veille de mon départ, lorsqu'une grave et surprenante nouvelle nous arrive : deux archevêques, trois évêques et un grand nombre de prêtres et de dignitaires de l'Église viennent nous visiter. Cette nouvelle, que je fais connaître aux deux bons Pères qui sont avec moi, les RR. PP. Dommeau et Blais, nous réjouit beaucoup, tout en nous mettant dans un certain embarras. Comment recevoir dignement, loger et héberger tant de visiteurs à Prince-Albert ? Parmi ces illustres visiteurs, je me plais à saluer spécialement notre vénérable métropolitain, Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, la capitale du Dominion, qui, en héritant du siège épiscopal de Mgr Guigues, de douce mémoire, évêque Oblat, a hérité aussi de sa bonté et de son affection pour la famille des Oblats. Je vois aussi le vénérable vieillard des Trois-Rivières, Mgr Laflèche, un des plus anciens missionnaires du Nord-Ouest ; Mgr Grouard, le digne successeur du regretté Mgr Faraud, qui, revenant de l'Europe, et,

malgré les fatigues d'un long et pénible voyage, a daigné se détourner un moment de son chemin pour venir saluer son enfant et son frère dans les Missions d'Athabasca-Mackenzie, devenu aujourd'hui son frère dans l'épiscopat; Mgr LORRAIN, de Pontiac; Mgr HAMEL, recteur de l'Université Laval de Québec; un clergé nombreux et distingué, représentant des évêques du Canada. Parmi les membres de la famille religieuse des Oblats, je suis heureux de reconnaître les RR. PP. MAC-GUCKIN, recteur de l'Université d'Ottawa; ALLARD, vicaire général de Mgr TACHÉ; LACOMBE, GENDREAU et ROYER.

C'est le samedi, vers 10 heures et demie du soir, que ces nombreux visiteurs nous arrivent dans un char dortoir mis gracieusement à leur disposition, sur la demande du R. P. LACOMBE, par M. Van Horn, le président si aimable et si généreux de la Compagnie des chemins de fer du Pacifique canadien.

L'heure avancée ne permet pas de démonstration bruyante.

Le lendemain, dimanche, la matinée est consacrée à la célébration des messes. Des autels improvisés permettent à trente évêques ou prêtres d'offrir successivement le saint sacrifice. A 10 heures, messe pontificale chantée par Mgr LORRAIN, le digne vicaire apostolique de Pontiac. Mgr TACHÉ assiste, paré, au trône; les autres évêques sont placés en face dans des stalles. L'office a lieu dans la vaste salle d'école des Sœurs, Fidèles Compagnes de Jésus, qui ont bien voulu nous prêter leur local pour la circonstance et le faire orner le mieux possible. Longtemps avant l'heure, la salle est envahie par la foule qui se presse. Le protestant y coudoie le catholique. A l'évangile, Mgr LAFLÈCHE adresse à l'assistance la parole en français, et, pendant une demi-heure, intéresse vivement son nombreux auditoire. Les chants

et les cérémonies sont fort bien exécutés et laissent chez tous la plus heureuse impression.

Après la messe, une table de trente-cinq couverts réunit les nobles visiteurs, qui veulent bien partager la simple mais cordiale hospitalité de l'évêque missionnaire. Vers la fin, le vicaire apostolique de la Saskatchewan se lève, et, dominant avec peine l'émotion qui le trahit, remercie en ces termes ses hôtes vénérés :

« VÉNÉRÉS SEIGNEURS, CHERS MESSIEURS, RÉVÉRENDS PÈRES,

« La première nouvelle qui me donna connaissance de la visite de Vos Grandeurs à Prince-Albert me causa une heureuse surprise, et cette surprise a fait naître en moi des sentiments que je ne puis m'empêcher d'exprimer aujourd'hui.

« Au nom de tous les missionnaires de ce vicariat, des fidèles qui leur sont confiés et des habitants de cette petite ville naissante, je tiens, quoique un peu tard après votre arrivée, à vous souhaiter à tous et à chacun de vous la plus cordiale et la plus sympathique bienvenue. Votre présence au milieu de nous est un honneur, une cause de joie et de consolations auxquelles nous n'aurions jamais osé prétendre.

« Je me réjouis grandement de l'honneur qui est fait à ce pauvre vicariat né d'hier, à cette Église naissante de Prince-Albert, par la visite de si hauts dignitaires de l'Église, de tant de vénérés et illustres prélats, de tant de prêtres distingués, dont le nom si grand est et sera la gloire de l'histoire canadienne.

« Votre passage au milieu de nous, Vénérés Seigneurs, sera une date mémorable et une belle page pour les annales de cette jeune Église de la Saskatchewan. La faveur que vous nous faites aujourd'hui est d'autant plus grande et plus appréciable que nous la méritions moins

et qu'il a fallu plus de condescendance de la part de Vos Grandeurs pour vouloir bien inscrire Prince-Albert dans le programme de votre longue excursion.

« A ce cantique de joyeuse bienvenue et de reconnaissance, je ne puis m'empêcher d'ajouter que je suis confus et peiné de recevoir tant de Grandeurs dans une si grande pauvreté, et ce sentiment me rappelle les paroles que le Divin Maître adressait à ceux qui étaient allés voir le saint Précurseur dans le désert : *Quid existis videre?* Évêque sans église et sans palais, je ne puis offrir à mes nobles et illustres visiteurs que la modeste chapelle de l'apôtre et l'humble toit du missionnaire. *Quid existis videre?*

« Mais pourquoi m'attrister et rougir de la pauvreté de mon épouse, alors que la sainte pauvreté fut le vêtement de gloire de notre Rédempteur, l'héritage des apôtres et le levier de l'évangélisation apostolique !

« Votre précieuse visite à Prince-Albert, Vénérés Seigneurs, n'est-elle pas pour nous tous, brebis et pasteurs, une source de grâces, de bénédictions et d'encouragement? C'est avec un bonheur indicible que je vois au milieu de nous notre vénéré métropolitain dont le nom est si précieux et si populaire parmi les peuplades de ces immenses contrées. C'est bien vous, Monseigneur, qui, avec le vénérable évêque de Trois-Rivières, avez eu, au printemps de votre carrière apostolique, l'honneur et le mérite de répandre la semence de la foi dans les vastes contrées qui composent ce vicariat. En vous rendant ici, traîné par la vapeur, vous avez reconnu, après quarante ans, la rivière et le sentier que votre pirogue et vos raquettes sillonnèrent avec des fatigues, des privations et des peines dont Dieu seul connaît et le nombre et le prix.

« A vous tous, et à chacun de vous, Vénérés Prélats, aux dignes prêtres qui vous accompagnent, aux RR. Pères

Oblats, sans oublier le grand apôtre du Nord-Ouest, l'organisateur de ce magnifique pèlerinage, les plus profonds hommages de ma respectueuse reconnaissance. L'empreinte de vos pieds restera sur les rivages de la Saskatchewan et votre pieux souvenir sera gravé dans tous les cœurs. Nous prierons le Sacré Cœur de Jésus, Marie Immaculée et vos bons anges de veiller sur vous, de guider vos pas et de vous rendre sains et saufs au milieu de ceux qui sont votre gloire et votre couronne. *Amen.* »

Mgr Taché se lève alors, et au nom de tous répond avec cet à propos et cette délicatesse dont il a le secret.

Après quelques heures de repos a lieu la bénédiction de la première pierre de la future église qui doit servir de cathédrale. Sur un superbe plateau, non loin du couvent des Sœurs et de la résidence des missionnaires, en face d'une rue et dominant la ville, une grande croix se dresse entourée de drapeaux, de pavillons et d'oriflammes : c'est l'emplacement de la future cathédrale. Une estrade avec un tapis et des fauteuils en cercle et tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie est disposé en ordre. Les prélats revêtus de leurs ornements de chœur s'y rendent processionnellement précédés de la croix et du clergé. Mgr Taché, en chape et en mitre, fait les fonctions de prélat officiant.

L'assistance est considérable, car la ville entière est là et les fidèles des localités voisines sont venus en grand nombre pour être témoins de cette imposante cérémonie. Quand tous ont pris place, M. le maire de la ville, quoique protestant, M. le juge, représentant les Anglais et M. L. Schmidt, représentant les Français, lisent tour à tour une adresse dans leur langue respective et souhaitent la bienvenue aux nobles visiteurs. A Mgr Taché qui préside la fête incombe la mission de répondre; il s'en acquitte avec une grâce parfaite. Les souvenirs du passé

mêlés au spectacle qu'il a sous les yeux mettent sur ses lèvres des paroles qui charment et électrisent la foule. On procède ensuite aux cérémonies de la bénédiction, selon le rituel des Évêques. Le R. P. Mac-Guckin, recteur de l'Université d'Ottawa, fait entendre une de ces instructions solides qui élèvent l'âme et fortifient le cœur. Chacun se retire satisfait, consolé, emportant le meilleur souvenir de cette fête splendide dont la petite ville de Prince-Albert a été le théâtre le 22 mai 1892.

Le soir, vers 7 heures, la foule se réunit encore, au son des cloches, pour le chant des vêpres solennelles présidées par Mgr Hamel. Mgr l'archevêque d'Ottawa prononce en anglais un discours dont la logique serrée, la pure et forte doctrine puisée dans les livres sacrés, produisent une profonde impression sur l'auditoire, dans lequel on compte beaucoup de protestants. La bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Mgr Grouard, clôture cette magnifique et mémorable journée. Le lendemain matin, vers 7 heures, le char de feu emporte nos chers et aimables hôtes, que nous accompagnons de nos vœux et de notre reconnaissance.

C'était le 23 mai. Quatre jours après, c'est-à dire le lendemain de la fête de l'Ascension, je partais à mon tour pour le Nord-Ouest. Ma première étape a lieu sur le bord d'un magnifique lac, non loin de la Saskatchewan.

Le lendemain, nous traversons la rivière sur un pont mobile et nous voilà sur le chemin de la mission du lac Maskey, dédiée à Notre-Dame de Pontmain. Le R. P. Paquette, prévenu de notre arrivée, vient au-devant de nous avec une partie de ses ouailles, les uns en voiture et les autres à cheval. Le moulin à scie de M. Marcellin fait entendre son sifflet strident, les sauvages tirent du fusil, les cloches remplissent les airs de leurs joyeux ca-

rillons ; c'est une vraie fête dans ce petit village perdu dans les prairies et dans le bois.

Notre-Dame de Pontmain de la Saskatchewan, à 68 milles ou 108 kilomètres de Prince-Albert, est une charmante mission bâtie sur le bord d'un lac. Les sauvages, peu nombreux, y sont bons chrétiens. Le R. P. PAQUETTE est parvenu, grâce à son zèle industrieux, à mettre sa résidence sur un pied excellent : chapelle propre, maison convenable, jardin délicieux. Tout respire ici l'ordre et la propreté. Nous y passons le dimanche et sommes bien consolé en voyant ces pauvres Indiens s'approcher de la Table sainte avec piété et dévotion. Dans l'après-midi, je donne le sacrement de Confirmation à vingt-quatre personnes. Là encore il faudrait un missionnaire de plus, qui prendrait soin des réserves de Snake-plain, de Sandy-lake, de Shell-river, de Devil's-lake, des Sauteux de la montagne Serpent.

Nous partons le 1er juin, pour nous arrêter à Devil's-lake, qui est à 40 milles. Il y a là un bon noyau de catholiques. Je leur dis la messe, leur adresse quelques paroles d'encouragement et, à 10 heures, nous reprenons notre route. Le samedi, vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivons au lac Vert, après avoir couché trois fois sous la tente et traversé prairies, montagnes, ponts de bois en ruines, rivières, marais, bois, coteaux, vallées, le corps tout brisé de fatigue, mais le cœur bien joyeux d'avoir échappé à tout fâcheux accident. Ici, nous disons adieu à notre modeste véhicule, qui revient sur ses pas. Les rivières et les lacs, la berge, l'esquif et le frêle canot d'écorce seront désormais et tour à tour notre route et nos moyens de locomotion.

Il est 3 heures et demie de l'après-midi, et 18 milles nous séparent encore de la Mission Saint-Julien, où nous attend le R. P. TESTON. Il faut se hâter, car le soleil

descend. Notre petit esquif glisse rapidement sur l'eau, et cependant ce n'est qu'avec peine que nous arrivons vers les 9 heures du soir. Les fidèles et leur bien-aimé pasteur sont là pour nous saluer. Je suis heureux de leur toucher la main et de les bénir pour la première fois. Le lendemain, je chante la messe dans la pauvre petite chapelle de la Mission. Hélas ! que de besoins et quelle pauvreté dans cette étable de Bethléem ! Les fidèles y viennent nombreux. Ils sont contents et heureux de voir leur nouvel évêque. Le R. P. TESTON est le missionnaire de Saint-Julien. Son zèle et son dévouement sont plus grands que ses forces et que ses ressources. Le presbytère est une pauvre petite masure en pièces de bois. Le mobilier, le vêtement, la nourriture de l'apôtre, tout y est primitif et porte le cachet de l'extrême pauvreté. Comment ne pas admirer l'abnégation de ce missionnaire qui accepte de vivre dans un pareil dénuement ? Outre sa Mission de Saint-Julien, le R. P. TESTON a plusieurs réserves qu'il doit visiter de temps à autre et où bien des brebis réclament un pasteur.

Nous laissons Saint-Julien le mardi pour nous rendre à l'Ile-à-la-Crosse. Nous avons deux embarcations, un grand et un petit esquif. Le R. P. TESTON descend avec nous. Les deux ou trois premiers jours, nous faisons beaucoup de chemin, car le temps est beau ; mais, le jeudi soir, un orage nous oblige de descendre à terre et de dresser notre tente pour nous mettre à l'abri de la pluie. Le vendredi, nous franchissons les nombreux rapides de la rivière et nous entrons enfin dans le lac, sous un soleil brûlant. L'après-midi, nous apercevons dans le lointain un canot qui vient vers nous ; nous tirons du fusil ; on nous répond ; on s'approche, et de loin nous reconnaissons le R. P. RAPET, le Supérieur de la Mission, qui vient au-devant de nous avec le F. MAREILLY. La joie

est grande. On se hâte vers la Mission, où les nombreux sauvages réunis nous attendent, rangés en bataille sur le rivage. A un signal donné, une détonation formidable retentit et salue notre arrivée.

A la Mission et au fort de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, les drapeaux flottent au vent. L'arrivée de l'évêque est pour tous une véritable fête. Le spectacle est grandiose. Il y a là environ six cents sauvages, tant Montagnais que Cris, à genoux sur le rivage pour recevoir la première bénédiction de leur évêque, qui est si heureux de les saluer et de les bénir. Un arc de triomphe est dressé à la porte de l'église. Sur une table, se trouvent les ornements pontificaux. Je m'habille et fais mon entrée solennelle dans l'église, tandis qu'à la tribune les enfants de l'orphelinat avec les Sœurs chantent, au son de l'orgue, le *Sacerdos et Pontifex*. Je remercie la foule en quelques mots et je donne la bénédiction du Très Saint Sacrement.

La semaine entière est employée aux exercices d'une mission en règle. Tous ces bons sauvages viennent en foule, le matin et le soir, écouter la parole de Dieu, chanter des cantiques et recueillir les grâces du pardon.

Le dimanche suivant est le grand jour des communions. Nous en comptons 310. Il y a 93 confirmations. Rien de beau et de consolant comme la piété de ces pauvres enfants des bois, leur empressement à assister à tous les exercices et leur ardeur pour chanter les louanges de Dieu et les cantiques de Marie.

Les Sœurs Grises de Montréal, qui dirigent avec tant de zèle et de dévouement un orphelinat, un pensionnat et un hôpital, sont, avec leur nombreuse petite famille, la vie et l'ornement de la Mission. Chapelle, sacristie, vestiaires, tout porte le cachet de la plus exquise propreté. Cette Mission est, j'ose le dire, la perle de mon

pauvre vicariat, grâce à la sage direction du R. P. Rapet, grâce au dévouement sans borne de nos trois bons Frères convers, les FF. Mareilly, Labelle et Bolwège ; grâce enfin au charitable zèle de la pieuse communauté des Sœurs de la Charité.

Le 23 juin, je pars pour le portage la Loche, en compagnie du R. P. Pénard et de braves Montagnais qui dirigent notre bateau. Nous mettons cinq jours pour franchir une distance de 160 milles ou 256 kilomètres. La chaleur est accablante et les orages sont fréquents sur la hauteur des terres. Plusieurs familles, que nous voyons le long de la rivière, se mettent à notre suite. Le dimanche, nous disons la messe sous la tente, au milieu de la forêt. Tous nos chers sauvages se groupent autour de notre modeste sanctuaire et chantent en plein air de pieux cantiques au Maître de l'univers.

Le lendemain, lundi, vers le soir, nous arrivons au lac la Loche. Nous y trouvons deux camps séparés par 15 milles de distance et comptant chacun environ cent soixante personnes. Nous commençons par le camp le plus éloigné du fort. Nous n'avons là ni maison ni chapelle ; les pauvres habitants mettent à notre disposition une maison que nous arrangeons de notre mieux pour y célébrer le service divin. La population de ce camp, entièrement catholique, est bien religieuse. Nous distribuons la sainte communion à 124 personnes, et 64 reçoivent le sacrement de Confirmation. Ces bons sauvages me demandent à grands cris un prêtre résidant au milieu d'eux ; Mgr Grandin le leur a promis depuis longtemps, disent-ils. Ils ne voudraient pas mourir sans l'assistance du prêtre et sans les secours de la religion. Notre visite les console beaucoup. Ils ne savent comment nous témoigner leur reconnaissance. Ils voudraient nous retenir plus longtemps, mais, hélas ! les jours sont com-

ptés, et nous revenons sur nos pas le 1er juillet, bien satisfaits et bien consolés. Tout le monde tire du fusil en signe de contentement et pour nous dire adieu.

Le retour nous prend six jours, car nous sommes arrêtés par le mauvais temps sur les rives du lac le Bœuf, où des myriades de mouches et de maringouins nous dévorent tout vivants et nous empêchent presque de dire la sainte messe. Les sauvages, dispersés un peu partout à la chasse et à la pêche le long des lacs et des rivières, nous saluent au passage. Nous sommes à 12 lieues seulement de l'Ile-à-la-Crosse, où nous avons hâte d'arriver. Dans l'après-midi, le soleil devient brûlant. La chaleur est étouffante. Nos jeunes gens, inondés de sueur, soupirent après la brise.

Hélas ! leurs vœux vont être exaucés. Vers l'ouest, le tonnerre gronde. C'est la tempête qui arrive. En quelques heures, le ciel se couvre d'épais nuages. Le vent souffle avec violence, nous apportant la pluie, les éclairs et le tonnerre. Force nous est de nous arrêter. Dès que l'orage est passé, nous nous hâtons de hisser la voile, et c'est plaisir de voir notre petit vaisseau glisser sur la lame avec une vitesse prodigieuse. Nos gens sont très joyeux. Nous ne tardons pas à entrer dans le lac la Crosse, qui s'ouvre devant nous majestueux comme une mer. Mais à peine sommes-nous au large qu'un second orage, plus violent que celui que nous venons de subir, fond sur nous avec une telle rapidité, que nous avons juste le temps de baisser la voile et de nous organiser pour la lutte. La pluie tombe par torrents, le vent impétueux creuse l'eau en abîmes et la soulève en montagnes. Notre frêle embarcation paraît sur le point d'être engloutie par la lame qui, à chaque instant, retombe sur nous et nous inonde. Que faire ? Nous sommes si loin du rivage ! Dans notre impuissance, nos regards et nos

cœurs s'élèvent vers Dieu : *Domine, salva nos, perimus. Ave, maris stella, monstra te esse matrem.* La divine Providence, qui veille toujours sur le pauvre missionnaire, et l'Étoile de la mer, que l'on n'invoque jamais en vain, nous dit saint Bernard, cette fois encore viennent à notre secours. Après quelques efforts, nous parvenons à nous rapprocher du rivage et à tourner doucement une pointe de terre qui nous met à l'abri des vagues et nous donne un port de salut. Veuillez, vous qui lirez ces lignes, nous aider à remercier Dieu et Marie de nous avoir sauvés d'un si grand danger. Le lendemain 6 juillet, avant midi, nous revoyons nos frères de l'Ile-à-la-Crosse qui, par leur aimable hospitalité, nous font oublier les fatigues du voyage.

J'avais attendu mon retour du portage pour faire faire la première communion et donner la confirmation aux enfants de l'école et des quelques familles de métis de la localité. Ces chers enfants, au nombre de vingt-six, que nos bonnes Sœurs ont préparés, ressemblent à des Européens, tellement ils sont transformés. Ils nous ravissent par leur candeur et leur piété angélique. Les parents, qui sont là pour la plupart, pleurent de joie et d'attendrissement.

Après la cérémonie, les Révérends Pères, les bons Frères de la Mission et les Révérendes Sœurs s'unissent aux enfants du pensionnat pour m'offrir leurs vœux et leurs souhaits et fêter ainsi l'anniversaire de ma consécration épiscopale, qui a eu lieu pendant mon voyage au portage la Loche. Les chants joyeux et animés, les compliments et le dialogue de ces chers petits anges me tirent des larmes, car ils font revivre pour moi un des plus grands jours de ma vie, jour plein de grâces et bien terrible en même temps. Je bénis la famille entière de toute l'effusion de mon cœur et ac-

corde à la troupe joyeuse, avec les bénédictions du Ciel, quelques réjouissances de la terre.

Cette journée si pleine de joie ne fut pas un repos pour moi. Une fatigue que j'éprouvais depuis quelque temps s'aggrava, je sentis mes forces défaillir, et la maladie, suite de l'influenza, me cloua sur le lit. Violent mal de tête, vomissements, fièvre, rien ne manqua. Malgré les soins qu'on me prodigue, malgré un repos absolu pendant plusieurs jours, le mal persiste. Cependant le jour fixé pour mon départ vers le district Cumberland est arrivé. Les hommes qui doivent me conduire sont là avec leurs canots ; tout est prêt. Je suis perplexe. La perspective d'un si long et si pénible voyage m'effraye. D'autre part, je crains les conséquences d'un retard pour le bien des âmes. Inquiet, tourmenté, je demande au bon Dieu de m'accorder un peu de soulagement ; de leur côté, les enfants sont en prière. Enfin le 15 juillet, malgré mon extrême faiblesse, je dis adieu à tout le personnel de la Mission et me mets en route, accompagné de deux sauvages cris et d'un excellent Montagnais qui seront mes guides et ma suite. Le R. P. Rapet ne peut retenir ses larmes en me voyant partir en si piteux état.

Humainement parlant, c'était une imprudence ; mais n'avais-je pas la protection de Marie Immaculée et de mon ange gardien ?

Le temps est calme ; nous en profitons pour traverser le lac et puis, peu à peu, nous nous engageons dans le fleuve Churchill ou rivière aux Anglais, dont le torrent impétueux va se déverser dans la mer de la baie d'Hudson. Rien de plus majestueux et de plus solennel que cet immense fleuve qui ressemble plutôt à une série de lacs qu'à une rivière. Paysages variés, îlots verts, montagnes escarpées, cascades, rapides qui nous obligent,

pour les éviter, à porter à dos canots, armes et bagages, au moins vingt-six fois.

Sur notre parcours, nous rencontrons trois camps de sauvages. Ces pauvres enfants des bois viennent tous sur le rivage me baiser la main et me font promettre de venir bientôt les visiter. Comme je les vois charger leurs fusils pour me faire une ovation à notre départ, et que d'ailleurs je connais leur grande pauvreté, je les prie de ne point jeter ainsi inutilement leur poudre au vent ; mais l'un d'eux, un chef, prend la parole et me dit dans sa belle langue : « Ah ! mon respectable Père, si tu voulais nous faire de la peine, ce serait de nous défendre de tirer du fusil en ton honneur. Tirer du fusil est le seul moyen que nous ayons de te prouver notre respect et notre amour. Il nous semble qu'en tirant pour toi nous faisons plaisir au bon Dieu, dont tu es le serviteur, et c'est le moyen d'attirer ses bénédictions sur nous et nos chers petits enfants. Notre poudre ne sera jamais mieux dépensée. »

Que répliquer à de telles paroles ? Je m'éloignai rapidement, pleurant dans mon cœur sur le triste sort de ces infortunés sauvages, mais bien consolé des sentiments chrétiens que la grâce de Dieu faisait naître dans leurs belles âmes.

Le dimanche est donné au repos et à l'accomplissement de nos devoirs de religion. Pour mieux nous y engager, le bon Dieu fait éclater sur nous un orage épouvantable qui dure près de six heures. Vent violent qui emporte ma tente, pluie torrentielle, éclairs incessants, tonnerre formidable, tout est de la partie. Nous partons le lendemain lundi, et ce n'est que le vendredi suivant que nous arrivons à l'Équerre appelé fort Stanley. Un temple protestant nous dit assez haut que l'hérésie a prévalu dans ces lieux et y a établi son empire.

A peu près tous les sauvages sont protestants. Le lendemain, à midi, nous sommes au portage de traite ; c'est le 23 juillet. Là, nous disons adieu au beau fleuve Churchill pour prendre la petite rivière du lac Pélican. Des lettres qui me sont remises nous apprennent que je suis impatiemment attendu. Les Pères GASTÉ et LECOQ, qui sont venus à ma rencontre, ont rebroussé chemin, ne pouvant expliquer mon retard. « Il faut, écrivent-ils, que Votre Grandeur ait été malade ou que les flots l'aient engloutie. Hâtez-vous, si vous êtes encore du nombre des vivants. Les sauvages arrivés de tous côtés pour vous voir ont grande hâte de partir. Leurs filets ne prennent pas de poisson, et la famine est dans le camp. Nous sommes tous disposés à partir lundi, avec le grand regret de ne pas avoir vu Votre Grandeur, en particulier le R. P. GASTÉ, qui a fait environ 320 milles ou 510 kilomètres pour venir vous rencontrer et recevoir pour la première fois la bénédiction de son évêque. »

A ces nouvelles, nous hâtons le pas ; plus de repos possible ; ni le vent, ni la pluie qui nous arrive par giboulées, ni la nuit même ne sauront nous arrêter. Le canot trace son sillon sur l'eau à toute vitesse. Nous avons franchi de grandes distances et la nuit nous a enveloppés de son ombre. Il est minuit. Le bruit des eaux nous fait comprendre que nous arrivons près d'un rapide.

« Impossible d'aller plus loin sans s'exposer à une mort certaine », me dit notre guide. Cette nouvelle m'afflige ; mais il me rassure en ajoutant : « Demain, dimanche, nous serons au lac Pélican avant 7 heures du matin, si le temps est beau. » Sur cette assurance, nous essayons de prendre un peu de repos ; mais, à peine avons-nous fermé les yeux, que déjà le signal du départ est donné. C'est trois heures du matin ; temps

délicieux. En quelques heures, mes gens franchissent trois portages, deux rapides, plusieurs lacs, et, à 6 heures et demie, annoncent à coups de fusil notre prochaine arrivée. Nous sommes à la Mission Sainte-Gertrude. Les bons Pères Gasté et Bonald sont là ; je les presse sur mon cœur pour la première fois ; je rassure le R. P. Lecoq et les bons et nombreux sauvages rangés sur deux longues lignes pour saluer et baiser l'anneau du Grand Priant. La joie a succédé à la tristesse. Un bon vieux sauvage qui se mourait de faim se dit rassasié, tellement il est heureux.

Mais il n'y a pas une minute à perdre. Après quelques préparatifs et, malgré la fatigue, je monte à l'autel à 9 heures et chante la messe pontificale. La modeste chapelle du R. P. Bonald, ornée pour la circonstance et depuis longtemps, avait le grand défaut d'être trop petite. Vers 3 heures de l'après-midi, nous réunissons encore les sauvages, et c'est alors qu'a lieu la cérémonie du sacrement de Confirmation, que je donne à soixante-trois personnes. Le lundi, nous allons prier pour les défunts, bénir la croix du cimetière, et, le mardi, à midi, nous prenons la voie du Cumberland, où se trouve la Mission Saint-Joseph.

Le R. P. Lecoq m'accompagne et m'assiste dans le voyage. Ici encore, de nombreux rapides nous attendent sur la rivière Éturgeon et la rivière Koaligne. Le courant est très fort et nous entraîne à toute vitesse à travers les mille écueils, que savent prévoir et éviter à temps les sauvages qui conduisent notre pirogue. « Prenez garde aux pierres, leur dit une fois mon compagnon. — Ne crains pas, mon Père, lui fut-il répondu ; il y a longtemps que je les ai comptées. » Le voyage serait assez agréable sans les ardeurs du soleil, qui, par la réverbération des eaux, nous brûle le visage et nous dévore

les mains. Le soir et le matin, ce sont encore les maringouins, toujours avides de notre sang, et tourbillonnant autour de nous en essaims innombrables.

C'est le vendredi, 29 juillet, sur les 7 heures du soir, que nous arrivons à la Mission Saint-Joseph du Cumberland. Nous sommes signalés de loin sur le lac et déjà les cloches appellent les fidèles autour de leur pasteur, le R. P. Charlebois. Le chef de la Compagnie de traite, M. Mac-Farlane, vrai gentilhomme, que j'ai connu longtemps dans l'Athabasca-Mackenzie, fait tirer par intervalles quatre coups de canon pour saluer de loin notre arrivée. Les pavillons flottent partout. A la Mission, le R. P. Charlebois dirige le feu et les détonations annoncent au loin l'arrivée de l'évêque catholique, que chacun s'empresse de venir saluer, voire même les protestants.

Pourquoi faut-il dire que les ministres de l'erreur ont réussi à entraîner presque tous les sauvages de cet immense district, soit ici, soit au Pas, soit au Grand-Rapide, à cause du manque de missionnaires catholiques?

Les fidèles qui, au Cumberland, fréquentent la pauvre église catholique, sont presque tous des métis, dont la plupart parlent le français. J'ai eu la consolation de trouver là de bien bonnes familles et de nombreux enfants qui font la joie du missionnaire. Ces âmes généreuses et dévouées pour la religion catholique sont encore le *pusillus grex*, mais leur exemple est d'un si grand poids auprès des protestants, que les abjurations ne sont pas rares. Nous avons compté dix-sept confirmés dans ce petit troupeau d'élite.

Le cher P. Charlebois, ses bons paroissiens et M. Mac-Farlane, luttent d'amabilité à mon égard. Nous leur disons adieu le 2 août, pour prendre la direction de Prince-Albert, laissant ainsi, faute de temps et de forces,

les belles Missions de Saint-Pierre au lac Caribou, de Churchill chez les Esquimaux, de l'Assomption sur la rivière Nelson, de Northway-House, etc., pour lesquelles il m'eût encore fallu deux ou trois mois de plus.

Maintenant, nous remontons la rivière Saskatchewan ou Kisiskatchewan, rivière au courant fort, comme son nom l'indique. Les hommes qui nous conduisent, au nombre de six, devront désormais marcher le long du rivage, tirant sur la cordelle pour nous faire remonter le courant, et ce ne sera qu'au bout de dix jours de fatigue et de misère que nous serons enfin au foyer pour y goûter un peu de repos et de tranquillité, après avoir parcouru, pendant près de trois mois, 1 864 milles, c'est-à-dire 2 922 kilomètres, et donné la confirmation à quatre cent vingt-cinq personnes.

Il est temps de terminer ce rapport, déjà trop long. Je ne puis le faire cependant sans dire aux pieux associés de la Propagation de la Foi, de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, des œuvres apostoliques, que leurs dons généreux ne sont pas perdus. Le bien se fait dans le vicariat. Des milliers d'âmes connaissent et adorent aujourd'hui Notre-Seigneur, qui, sans leur généreux secours, seraient encore plongées dans les ténèbres de la mort.

Une chose cependant m'a peiné en visitant nos diverses Missions. J'ai vu la plupart de nos Pères missionnaires, usés avant l'âge, s'imposer les plus grandes privations et manquer souvent même du nécessaire. Il est dur à mon cœur de ne pouvoir leur venir en aide faute de ressources suffisantes.

